

toutes parts le cri de la liberté s'élevait pour la négative; un peuple qui soumet l'éducation de la jeunesse à l'autorité politique se donne des fers; il fait son intelligence esclave. Mais l'indépendance de l'enseignement du pouvoir temporel est surtout impérieusement réclamée par la religion; c'est par l'éducation que celle-ci a son action sur les âmes, qu'elle les éclaire, les purifie, les prépare pour le ciel. Et cela non seulement par une instruction dogmatique directe, mais encore par tous les moyens à l'aide desquels on peut parler à l'intelligence et au cœur de la jeunesse. C'est par l'éducation, imprégnée pour ainsi dire de son esprit, que la religion propage les principes qui font la vie de la société. Veiloir instruire sans sa participation, sans son contrôle, c'est ne pas reconnaître son influence temporelle, c'est en même temps lui interdire l'exercice des fonctions spirituelles qu'elle est appelée à remplir, c'est la proscrire du monde. La religion se lie nécessairement aux plus importantes branches de l'enseignement, par exemple, à la philosophie morale et sociale, parce qu'elle a une solution pour toutes les questions que celle-ci soulève; à l'histoire, parce que son action ayant été mêlée aux plus grands événements, elle veut être dignement et justement appréciée; à la littérature parce qu'ayant porté son génie dans toutes les parties du domaine de l'art, la vérité de sa doctrine sera jugée d'après les inspirations qu'elle aura données, puisque le beau n'est que la splendeur du vrai. Si la religion intervient ainsi partout dans l'éducation, la vérité qu'elle est chargée de proclamer, la doit rendre, en fait de doctrine, essentiellement intolérante, et quoiqu'elle reconnaisse son autorité, ne peut lui proposer de se taire ou de pactiser avec l'erreur.

Qui ne voit dans cette simple considération la solution de cette grande question qui émeut l'Europe, la liberté d'enseignement? qui n'y voit aussi évidemment la condamnation du principe de l'instruction mixte ou plutôt de l'exclusion de la religion des plus hautes matières de l'éducation?

Ces applications des principes religieux aux plus grandes questions sociales font voir avec évidence la nécessité pour le publiciste et l'homme d'Etat d'étudier à fond une doctrine qui peut jeter un si grand jour sur ce qui fait l'objet de leurs méditations.

(La fin au prochain numéro.)

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI, 6 SEPTEMBRE 1850.

Le premier discours sur l'importance des études religieuses (Voir le No. de mardi) avait pour but de prouver, par l'aveu des premiers hommes de l'époque et par les conclusions d'une logique serrée, que la Religion étant nécessaire à la société, elle devait être vraie; et qu'en outre, la Religion devant être le principe du bonheur social, elle doit être l'objet de sérieuses études. En effet, les erreurs se traduisent bientôt en faits, et les aberrations de l'esprit en matières religieuses doivent finir par amener les perturbations et le malheur de la société. Par exemple, le Communisme menace de tout bouleverser, quand les peuples ne sont plus guidés par les notions exactes que donne le Christianisme sur l'inégalité des conditions.

Le second discours prouve la même thèse: l'importance des études religieuses, mais en procédant par une voie différente.

La vérité de la Religion étant admise, y est-il dit, on en doit conclure que l'étude approfondie en est très importante, dans le plus grand intérêt social. Car la religion ne saurait être isolée de la société. Un tel isolement produirait de grands maux, comme le prouve la fâcheuse expérience qui a été tentée depuis l'invasion de l'incrédulité. Il faut que la Religion régle non-seulement la conscience privée de chaque homme, mais qu'elle imprègne de ses maximes toutes les parties des institutions sociales et toutes les théories politiques, scientifiques, littéraires, etc.

—Alors tu t'en charges! —Il n'a qu'à venir. Et, reprenant le panier qu'il avait déposé sur le trottoir, il se dirigea vers la poterne du Louvre.

L'enfant perdu le suivit. —Pourvu qu'il le conduise bien! dis-je en les voyant s'éloigner.

—Soyez donc calme, reprit le maçon; le petit en blouse a le même âge que l'autre; mais, comme on dit, ça connaît les couleurs; la misère, voyez-vous, est une fameuse maîtresse d'école.

Le rassemblement s'était dispersé: je me dirigeai à mon tour vers le Louvre; l'idée m'était venue de suivre les deux enfants afin de prévenir toute erreur.

Je ne tardai pas à les rejoindre; ils marchaient l'un près de l'autre, déjà familiarisés et causant.

Le contraste de leurs costumes frappa alors mes regards. Le petit Duval portait un de ces habillements de fantaisie qui joignent le bon goût à l'opulence; sa veste serrée à la taille artistement sontachée, un pantalon à ceinture plissée descendant sur des brodequins vernis à boutons de nacre, et une casquette de velours cachait à demi ses cheveux bouclés. La mise de son conducteur, au contraire, indiquait les dernières limites de la pauvreté, mais de celle qui résiste et ne s'abandonne pas elle-même. Sa vieille blouse, diaprée de morceaux de teintes différentes, indiquait la persistance d'une mère laborieuse luttant contre les usures du temps; les jambes de son pantalon, deve-

La raison de cela, c'est que Dieu a tout créé pour une fin unique, qui est lui-même, et que les institutions sociales devant servir à conduire l'homme vers cette fin, elles ne doivent rien renfermer qui l'en détourne. Donc elles doivent être en harmonie avec la Religion. Donc l'homme d'Etat et quiconque est appelé à exercer quelque influence sur ses semblables par l'usage des facultés et des talents qu'il a reçus de Dieu, doit être profondément imbu de la science religieuse au moins pour ne rien faire, pour ne rien dire, pour ne rien écrire qui y soit contraire.

Mais, au lieu de poursuivre cette maigre analyse, nous invitons plutôt les lecteurs à jurer par eux-mêmes du mérite de ce discours. Nous en reproduisons aujourd'hui la plus grande partie; la fin paraîtra dans notre prochain numéro.

Le Washington est aussi arrivé. C'est sur ce steamer que M. de Charbonnel a dû s'embarquer le 2. M. Pabbé Daudet et M. Pabbé Mucard sont allés au-devant de Sa Grandeur jusqu'à New-York et doivent l'accompagner dans son trajet jusqu'à Montréal.

ARRIVEE DE L'ATLANTIC.

Nouvelles d'Europe

DE 4 JOURS PLUS RECENTES.

[Nous empruntons ces nouvelles au Canadian de mercredi.]

Le vapeur Atlantic, de la ligne Collins, est arrivé à New-York dimanche à une heure de l'après-midi, ayant fait la traversée de Liverpool à New-York en 11 jours et 2 heures. Jenny Lind, le Rossignol Suédois, est au nombre de ses passagers.

Le président de la république française continuait ses pérégrinations dans les provinces, où il était accueilli avec enthousiasme.

Le gouvernement enrichi a rejeté les propositions des députés du royaume le-nord-oriental au sujet de l'emprunt, ce gouvernement ne désirant pas s'engager à ne point émettre de papier-monnaie dans les provinces.

Les travaux de la moisson avaient été interrompus en différentes parties du royaume par des pluies. Cependant, les détenteurs avaient consenti à une légère réduction sur quelques parties de blé et de farine de qualité inférieure. La farine américaine de l'ouest se vendait de 23s. 6d. à 24s.; le maïs blanc, de 27s. à 28s. 3d.; le jaune, de 26s. à 27s.; la farine de maïs, de 14s. à 14s. 6d.; le blé américain et canadien, blanc, de 6s. 2d. à 6s. 4d.; rouge, de 5s. 10d. à 6s.

Les avis relatifs aux récoltes sur le continent sont en général favorables. Cependant les pluies avaient considérablement endommagé les blés en France et fait hausser les prix.

Le Chronicle de ce matin nous fournit quelques détails extraits des journaux de New-York, qui lui ont été transmis par son correspondant de Montréal.

Un engagement a eu lieu, le 15 août, entre deux bâtiments de guerre à vapeur, l'un danois et l'autre holsteinois, accompagnés chacun de deux chaloupes canonnières. Le combat dura toute la nuit, et à 7 heures du matin le Danois fit retraite, après avoir beaucoup endommagé le Holsteinois par son feu.

Les villes de Sonnen et de Fredericstadt, évacuées par les Danois, ont été occupées par les troupes holsteinaises.

La nouvelle et troisième épouse du roi de Danemark (nous croyons que les deux premières divorcées, sont encore vivantes) est une ex-modiste nommée Lola Rasmussen, qui paraît être une digne épouse de Lola Montès. Elle a été créée baronne de Danner. Le mariage a été célébré par l'évêque de Jutland.

Un discours prononcé par le président Bonaparte, au banquet de Lyon, a fait une grande sensation. Il annonce sa détermination de rester à la tête des affaires, si l'opinion publique lui est favorable, sans égard aux obstacles que les auteurs de la constitution ont placés sur son chemin.

Le choléra fait de grands ravages à Brmswick, où il a enlevé 800 personnes depuis le

mois de juin. A Malte, le nombre de ses victimes s'élevait, le 12 août, à 999, non compris les décès dans la marine et l'armée. Il sévissait avec violence à Alexandrie en Egypte.

Le pape est, dit-on, dans une grande perplexité par suite de la condamnation à mort de six meurtriers dont on veut l'engager à signer la sentence de décapitation. Aucune exécution n'a encore eu lieu sous le règne de Pie IX, à cause de sa répugnance invincible à signer un arrêt de mort. Il désire que les scélérats soient envoyés aux galères pour le reste de leur vie, mais le gouvernement et les juges ne sont pas disposés à céder. Les plus horribles assassinats ont lieu à Rome.

Sir Charles Napier s'est démis du commandement en chef dans l'Inde, en conséquence de quelques dissentiments avec le gouverneur-général lord Dalhousie.

Trente-neuf prisonniers sikhs, parmi lesquels se trouvaient Narnai Singh et Gohab Singh, se sont mutinés à bord l'un navire à vapeur qui les transportait d'Ailahabad à Calcutta, et après avoir tué une partie de leurs gardes, sont parvenus à s'évader. On en a repris trente.

Les Afridis ont manifesté de nouveaux symptômes d'hostilité.

Les Caboulis, sous la conduite du fils aîné de Dost Mohamed, ont remporté une victoire signalée sur les troupes de Bokhara et les ont forcés d'évacuer Balkh et Konoum.

NOUVELLES D'EUROPE PAR "L'HERBIA."

L'Herbia est arrivé à Halifax le 4. L'horizon de la France est à l'orage. Le Président a été mis à la porte d'une salle de bal, à Briscin. La salle a dû être vidée à la pointe de la bayonnette.

L'armée schleswig-Holstein a délogé les Danois de leur poste à Kron, et elle a laissé Rendsburg pour s'avancer dans la direction de la position Danoise. Les affaires d'Allemagne se compliquent de plus en plus.

La somme jugée nécessaire pour compléter la ligne télégraphique de Québec jusqu'à son jonction avec celle traversant le Nouveau-Brunswick, est de £3000. Le chiffre des souscriptions pour former ce montant excède déjà £3000, et les journaux de Québec expriment l'opinion que d'ici à peu de jours elles s'élèveront à la somme indiquée. Si la compagnie du Nouveau-Brunswick adopte l'expédition de continuer sa ligne jusqu'à la frontière de la province au Grand-Sault, la ligne de Québec étant aussi continuée de la Rivière-du-Loup jusqu'au Grand-Sault, établirait pour Québec une communication directe avec Halifax qui est le point d'arrêt et d'arrivée des steamers transatlantiques.

Les journaux anglais de cette ville et en dernier lieu, le Mercury, ont signalé à l'admiration publique une pièce d'orfèvrerie du meilleur goût exécutée par M. L. P. Boivin pour les citoyens de St. Jean, comme offrande à Nelson Mott, ancien, ci-devant maire de cette municipalité, en témoignage de gratitude pour ses services publics. Ceux qui ont vu ce riche travail qui, il y a peu de jours encore, était offert à tous les regards au comptoir de M. Boivin, en parlent comme d'un chef-d'œuvre. Le tout se compose d'un plateau d'argent supportant un chandelier à branches de même métal, et sur lequel a été gravée cette inscription en langue anglaise: "Présenté à Nelson Mott, févier, par un nombre de ses amis et co-citoyens, comme témoignage d'estime et de respect en retour de ses labeurs difficiles et de son impartialité comme Maire de cette ville, et, surtout, pour sa conduite libérale et son dévouement infatigable pendant le règne du choléra, l'an 1849."

"St. Jean, août 1850."

Nous sommes informés que ce don honorable a été effectué et reçu comme il devait l'être de la part de M. Nelson Mott.

Le North American, publié à Toronto, contient le récit suivant:

"C'est un devoir pénible pour nous que de consigner encore un de ces tristes accidents qui se renouvellent si fréquemment en ce pays

par suite de l'usage inconsidéré des armes à feu. Samuel dernier (31 août) le fils cadet de William Lapenotière, ébénier, de cette ville, nommé Frédéric, revenant d'une partie de chasse aux tourtes, lorsqu'en franchissant une clôture près de la maison paternelle, le fusil qu'il portait fit explosion et lui déchira la main droite et le poignet d'une manière grave. Il paraît que, las de sa jouissance, au lieu de tourner devant lui la bouche de l'arme à feu, il la prit par l'extrémité du canon et l'appuya à lui par-dessus on à travers la clôture. La charge entière du fusil se déversa sur la pointe de la main qu'elle perfora jusqu'au poignet, et il est à craindre qu'une amputation ne devienne nécessaire. Nous espérons que ceci servira d'avertissement à ceux qui se trouveront dans le même cas, et leur fera employer cette précaution que prescrit impérieusement l'usage des armes à feu."

La semaine dernière, un jeune homme du nom de Laplante, âgé de 13 ans, se trouvant sur le quai, eut la jambe fracturée par la chute d'un plançon. Le Dr. Nelson fut d'avis que l'amputation était nécessaire. Mais les parents se flattant que la guérison était possible sans cela, ne voulurent pas y consentir. Le jeune homme est mort ce matin. Il jottissait de l'estime de tous ceux qui le connaissent.

Le Club de Toronto fait mention des démonstrations et des adresses de félicitations que Lord Elgin reçoit sur sa route vers le Lac Supérieur. Aux dernières dates son Excellence était à Goderich, sur le Lac Huron.

M. Arthur Mondelet et Étienne Dubord ont été admis à la pratique du Barreau, lundi dernier.

La manufacture de verre de St. Jean a été détruite par le feu, le 24 ultimo.

A cette époque de l'année dans notre zone, l'obscurité des soirs est très grande, le ciel étant fréquemment nébuleux. Cette phase du firmament est un inconvénient assez grave ou même un danger en certains endroits pour les habitants de Montréal, depuis que le gaz ne nous éclaire plus. On sait que notre corporation municipale a dû nécessairement suspendre ce mode d'éclairage à raison de circonstances dont le détail est connu de tout le monde. Mais cet état de choses ne subsistera pas assez longtemps, il faut l'espérer, pour devenir intolérable. En attendant, les habitants de la rue McGill y établissent les reverberères etoints depuis plusieurs mois; il ne faudrait que de la volonté pour remettre en possession de cet avantage les rues principales de la ville. Nous voyons qu'un journal anglais de notre voisinage prend fort au sérieux la chose lorsqu'il dit que cette absence de luminaire fait rebrousser Montréal d'un demi siècle en arrière du monde civilisé.

Nouvelles Religieuses.

ARRESTATION DE MGR. L'ARCHEVÊQUE DE TURIN.

Nous annonçons, mardi, que Mgr. Franzoni avait été arrêté le 7 août, par ordre du ministre piémontais et jeté dans la prison de Fenestrelle. On trouvera ci-après les détails de cet événement, dans une lettre adressée de Turin à l'Univers par M. Eugène Ventlot. Ce Monsieur avait été chargé par les Catholiques de France d'aller présenter à l'illustre Confesseur la croix portative de Mgr. Affre, comme témoignage de sympathie pour la persécution qu'il avait précédemment soufferte. Il s'était acquitté de sa mission la veille même de l'arrestation du Prélat. Voici son récit: "Il me semble être de la plus sévère exactitude."

Turin, 9 août 1850.

Hier je vous ai écrit à la hâte que la persécution venait de recommencer ici avec un nouvel acharnement, avec une gravité qui entraînera nécessairement les plus sérieuses conséquences. Le simple exposé des faits vous montrera qu'il y a chez les ministres piémontais une résolution bien arrêtée de rompre absolument avec l'Église.

Une note publiée par l'excellent et courageux journal l'Armonia sur la mort du ministre du commerce, Santa-

Rosa, vous aura fait comprendre que le malheureux collègue de Siccardi avait eu, à sa dernière heure, le sentiment de ses fautes, mais que le courage de les rétracter, franchement, chrétiennement, lui avait manqué. Voici, sur ce point, des détails d'une parfaite exactitude.

Santa-Rosa, qui avant d'être ministre remplissait exactement ses devoirs religieux, ayant fait appeler son confesseur, celui-ci lui déclara qu'il fallait qu'il se rétractât pour être admis à recevoir les sacrements. Après quelques instants d'hésitation, Santa-Rosa dit qu'il avait agi selon les inspirations de sa conscience et dans la conviction de ne pas violer les lois de l'Église, ce qu'il s'était trompé il le regretta. Le prélat lui fit remarquer que sa participation à des actes coupables et condamnés ayant été publique, il importait qu'il réparât publiquement, c'est-à-dire par une déclaration écrite, le scandale qu'il avait donné, le mal qu'il avait fait, et qu'il se devait à lui-même, comme il devait à l'Église, de tenir un langage loyal et précis. Le malheureux, toujours hésitant, toujours retenu par le respect humain, par un engagement avec Siccardi, proposa une note ambiguë qui le vénéralle religieux Servite, curé de Saint-Charles, sa paroisse, qui le douleur de ne pas pouvoir accepter. En même temps qu'il demandait ce refus avec toute la mesure que la charité réclamait, mais aussi avec toute la fermeté que prescrivait l'Église, le curé de Saint-Charles écrivait à Mgr. Franzoni, retenu à Pinerazzo, pour l'indiquer de ce qui se passait et lui demander des instructions. Santa-Rosa chercha encore à concilier ses erreurs, ses fautes d'homme politique, avec ses ermites de chrétien, au moins il se sentait la mort venir, il se confessa de nouveau et déclara condamner tous ceux de ses actes que l'Église condamnait, voulant mourir en catholique, apostolique, romain, sincèrement soumis au Chef de l'Église. Il reçut l'absolution, mais on ne put lui administrer les derniers sacrements. Sa déclaration dernière n'était pas écrite, et l'extrême-onction ne lui avait pas été donnée, et il avait doute sur le point de savoir s'il pouvait être enterri à l'Église. Un des ministres, M. de La Marmora, se rendit chez le curé de Saint-Charles, et lui notifia qu'il fallait que l'Église accordât ses cérémonies à la dépouille de Santa-Rosa, qu'à cette condition le refus des sacrements serait oublié, qu'autrement on saurait punir les coupables. Le curé répondit qu'il avait obtenu de se conduire en pareille matière d'après les avis de son Archevêque, et qu'il agitait selon les ordres qui lui seraient envoyés. M. de La Marmora se rendit alors à Pinerazzo, et fut en observant quelques formes de langage, renouvela son ultimatum. Mgr. Franzoni, qui attendait des renseignements complets, se borna à répondre au ministre, que dès qu'il serait suffisamment instruit il songerait devant Dieu à la décision qu'il faudrait prendre. M. de La Marmora sentit que la menace serait inutile et se retira. L'Archevêque approuva la conduite du curé de Saint-Charles; mais reconnaissant que Santa-Rosa avait voulu mourir dans le sein de l'Église, il ordonna que la sépulture ecclésiastique lui fût accordée.

Cet accident paraissait donc arrivé à une conclusion par rapport à satisfaire tout le monde. Déjà même quelques siccardiens cherchaient à avoir une concession de principe dans la conduite de l'Archevêque. Mais le Ministère ne partageait nullement cet avis, et malgré ses promesses, n'aurait pas voulu l'admettre en réalité. Il avait compté sur la mort de Santa-Rosa pour amener un conflit; la déclaration dernière de cet infortuné, et la décision qu'elle avait prise par l'Archevêque de prendre, lui révélait le prétexte de passer outre, et l'on put voir qu'une manifestation populaire et spontanée se préparait. Les quelques milliers de réfugiés lombards qui étaient et entouraient la capitale du Piémont offraient sous ce rapport des ressources que certains moments se laissent de mettre en œuvre. La garde nationale fut convoquée en masse pour honorer les funérailles de Santa-Rosa, et aussi pour assister l'année au bras, comme c'est ordinairement son rôle, aux actes de désordre que l'on provoquait. La manifestation était surtout dirigée contre le curé de Saint-Charles et la communauté à laquelle il appartenait; l'Archevêque étant absent, il semblait qu'on devait se borner à entourer son nom d'épithètes grossières et à hurler devant son palais. Le programme fut exactement suivi. On commença par vociférer devant les portes de Saint-Charles, puis l'on commença à pénétrer dans la maison des Servites et à chercher du curé lui-même. La garde nationale resta neutre; ce n'est le genre d'insulte qui lui est habituel. Ici, on applaudit cette misérable saturnale émise à Paris, on y vit à peine une me de ces équipés dont quelques sergents de ville ont facilement raison. Cependant le Gouvernement feignit de s'indigner, et déclara que les Servites ont une occasion de troubles ils allaient être immédiatement expulsés. Ils l'étaient le soir même, et c'est à peine si on leur laissa le temps de se dévêtir.

Mais tandis que l'émeute roulait ce soir-là au Ministère, celui-ci recevait de Siccardi, qui est à Cambray, près de Roi, une lettre par laquelle il était présenté au ministre de l'Intérieur de faire connaître l'Archevêque à l'occasion de, dans le cas où Santa-Rosa avait été privé de derniers sacrements on de la sépulture ecclésiastique. L'obésité fut prompt. Je vous ai rapporté hier l'arrestation de Mgr. Franzoni; j'ajoutai qu'entre les gardes armées en uniformes qui entouraient son habitation, beaucoup d'actes de violence furent exercés et de réprimer la manifestation vraiment spontanée de l'on ne pouvait. Les que la force ne put empêcher; beaucoup de paysans s'agouillaient sur le passage de la voiture où se trouvait l'Archevêque, afin de recevoir une dernière bénédiction, du saint prélat. L'ordre de Siccardi portait que Mgr. Franzoni se serait, sous aucun motif, autorisé de descendre de voiture avant que les portes de Fenestrelle ne fussent refermées sur lui. J'apprends ce soir que cet ordre a été exécuté. Avez-vous besoin d'ajouter que la fermeté si calmée de l'illustre confesseur de la foi ne s'est pas un instant démentie? L'Église de Turin souffre au jourd'hui; mais combien cette date sera glorieuse dans son histoire!

Vous vous doutez peut-être que de tels actes puissent s'accroître dans un pays qui se prétend soumis à un régime constitutionnel. Mais ici la Constitution n'existe pas pour les catholiques; les prélat s'entourent au dehors du droit commun. On les dépouille, on les chasse, on les

Mais me voilà rendu; au revoir, monsieur.

L'enfant me fit de la tête un salut souriant et entra dans une maison de modeste apparence.

Je continuai ma route, pensif, mais le cœur soulagé. Si j'avais vu ailleurs le contraste douloureux de l'opulence et de la misère, ici je trouvais l'alliance amicale de la richesse et de la pauvreté. La bonne volonté avait adouci des deux côtés les inégalités trop rudes, et établi entre l'humble atelier et le brillant hôtel un chemin de bon voisinage. Au lieu de ne prêter l'oreille qu'à la voix de l'intérêt, chacun avait écouté celle du dévouement, et il n'était resté place ni au dédain, ni à l'envie. Aussi, à la place du mendiant en hailloux que j'avais aperçu près de l'autre maudissant la richesse, je trouvais d'honnêtes enfants de l'ouvrier chargés de fleurs et la béniissant. Le problème si difficile, et si périlleux à discuter rien qu'avec le droit, je venais de le voir résolu par l'amour!

(A continuer.)

Ceux qui croient que l'argent fait tout, sont sujets à tout faire pour de l'argent.

La négation est l'argument favori de l'ignorance.

L'aumône que l'orgueil arrache à l'avare ne fructifie point dans le ciel.

Le premier art dans l'ordre social est peut-être celui de souffrir sans se plaindre.

femme qui attendait sur le seuil le regit dans ses bras, et, aux acclamations de joie, au bruit des baisers, j'eus bientôt reconnu sa mère.

Ne voyant revenir ni le domestique ni l'enfant, elle avait envoyé à leur recherche de tous côtés et attendait dans une anxiété palpante.

Je lui expliquai en peu de mots ce qui était arrivé; elle me remercia avec effusion, et chercha le petit garçon qui avait reconnu et reconduit son fils; mais pendant notre explication il avait disparu.

Je n'en avais jamais entendu parler depuis, et c'était la première fois que je revenais dans ce quartier. Que s'était-il passé? La reconnaissance de la mère avait-elle persisté? Les deux enfants s'étaient-ils retrouvés, et l'heureux hasard de leur rencontre avait-il abaissé devant eux cette barrière qui peut distinguer les classes, mais qui ne devrait point les diviser?

Je m'adressai ces questions en ralentissant le pas, et les yeux fixés sur la grande grille que je venais de reconnaître; tout-à-coup je la vis s'ouvrir, et deux enfants parurent sur le seuil. Bien que grands, je les reconnus au premier coup d'œil: s'était l'enfant trouvé près du parapet du Louvre et son jeune conducteur. Le costume de ce dernier avait seulement subi d'importantes modifications; sa blouse de toile grise, dont la propreté touchait presque à l'élegance, était serrée à sa taille par une ceinture de cuir verni; il était chaussé de forts souliers, mais faits à son pied, et coiffé d'une casquette de coutille toutoucu.

Au moment où je l'aperçus il tenait des deux mains un énorme bouquet de lilas auquel son compagnon s'était forgé d'ajouter des narcisses et des primevères; les deux enfants riaient et se dirent amicalement adieu. Le fils de M. Duval ne rentra qu'après avoir vu son compagnon tourner le coin de la rue.

J'accusai donc ce dernier et lui rappelai notre rencontre; il me regarda un instant, puis partit me reconnaître.

—Parlez, excusez si je ne vous salue pas, dit-il gaiement, mais il faut mes deux mains pour le bouquet que m'a donné M. Charles.

—Vous êtes donc devenu bons amis? demandai-je.

—Oh! je crois bien, dit l'enfant; maintenant mon père est riche aussi!

—Comment cela?

—M. Duval lui a prêté un peu d'argent; il s'est mis en chambre où il fabrique pour son compte, et moi je vais à l'école.

—Au fait, repris-je en remarquant pour la première fois la croix qui décorait la blouse de l'enfant, je vois que vous êtes empereur!

—M. Charles m'aide à étudier, et comme ça je suis devenu le plus fort de toute la classe.

—Vous venez alors de prendre votre leçon?

—Oui, et il m'a donné du lilas, car il y a un jardin où nous jouons ensemble et qui fournit ma mère de fleurs.

—Alors c'est comme si vous en aviez une part.

—Juste! Ah! ce sont de bons voisins, allez.